

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 30 OCTOBRE 1880.

CONDITIONS.

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois, 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs pa ements tous les mois.

10 p cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks*: reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Bureau : 25, RUE STE-THÉRESE,
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal.

NOUVELLES D'IRLANDE.

Parnell et les agitateurs de l'Irlande ont déclaré la guerre aux grands propriétaires de la verte Erin. Le seul moyen d'empêcher l'effusion du sang sera selon nous de faire fumer à Paddie et à ses oppresseurs le célèbre tabac *Eclipse*, dont la renommée s'est répandue jusqu'en Angleterre.

R. CTIFICATION.

Nous devons faire aujourd'hui amende honorable aux capitalistes français qui établissent dans la province l'industrie sucrière. Nous avons été induit en erreur par des articles du *Witness* et du *Star* qui nous ont donné l'idée de la caricature qui a paru samedi dernier sur la première page de notre journal. Nous reconnaissons l'inexactitude de nos informations et la réponse aux insinuations de nos confrères nous est arrivée trop tard pour nous permettre de publier une charge plus conforme à la vérité.

Les cancons vont toujours leur train; on parle toujours depuis trois semaines de changements dans le cabinet fédéral. M. Masson sort de la boutique pour n'y plus rentrer. Qui sera son successeur? C'est là le *tu autem*. D'aucuns disent que ce sera M. Chapleau, d'autres prétendent que son manteau tombera sur les épaules de M. Caron.

La curiosité publique est piquée au vif par la discrétion de ceux qui ont leurs entrées dans les cercles officiels. En attendant nous sommes ignorants comme des carpes sur ce qui se passe à Ottawa.

M. Tarte annonçait il y a trois semaines que M. Langevin allait devenir baronnet dans quelques jours, mais sa prédiction n'est pas encore accomplie.

Il est maintenant plus que probable que le chevalier aux \$32.000 ne sera *sire* que la semaine des trois jeudis.

O Québec il y a un mêli-mêla effrayable dans les affaires ministérielles. M. Chapleau, en acceptant un portefeuille à Ottawa, plongera la province dans l'anarchie. Sa succession est disputée par MM. Lorauger, Ross et Mathieu. La situa-

tion est tellement corsée que plusieurs conservateurs parlent encore de coalition.

M. Mercier a fait un retour sur lui-même. Ses yeux se sont désillés et il est prêt à s'engager dans la voie de la conciliation.

M. Tarte, en entendant parler de la coalition, se démène comme un diable dans l'eau bénite.

Il prétend que M. Mercier devra faire une longue pénitence et s'assujettir à un jeûne impossible avant d'avoir sa part du gâteau.

Les libéraux, radicaux et modérés, les conservateurs ultra et mitigés, grincent des dents lorsqu'on leur dit que le rédacteur du *Canadien* pourrait faire partir d'un nouveau cabinet.

Qu'arrivera-t-il de tout cela? Nul ne le sait; pas même M. Chapleau.

Nous entendons de sourds grondements comme ceux qui précèdent les tremblements de terre. Les mécontents sont sans doute occupés à un travail souterrain.

La crise nous menace.

C'est le soulier d'Empédocle suspendu au-dessus de nos têtes.

Le *Vrai Canard* veille au grain, et attend avec anxiété la solution de nos grands problèmes politiques.

DEPARTEMENT DE L'ÉTIQUETTE.

R. C. nous écrit :

Je viens de perdre mon beau-père qui portait une jambe de bois. L'entrepreneur de pompes funèbres me demande si la jambe de bois doit être mise dans le cercueil?

Réponse.—Non, la jambe de bois doit rester dans un coin du salon et gardée comme souvenir de famille.

L'honorable M. Chapleau nous écrit : Je suis dans un drôle d'embarras. Imaginez vous que mon collègue Pâquet s'est mis en tête d'emprunter quelques millions de piastres du crédit foncier des français. Il me demande de le recommander près de M. Thors. Pâquet n'est pas le Perou. En quels termes dois-je écrire au banquier français :

Réponse.—Vous lui écrirez sur une feuille de papier à note: "Monsieur, j'ai l'honneur de vous recommander mon secrétaire l'hon. M. Pâquet. Prêtez lui tout ce que vous pouvez. Il est justement comme moi, c'est-à-dire qu'il est bon pour."

Après avoir reçu ce billet vous pouvez être sûr que le capitaliste français vous avancera le montant désiré.

Y. Z. nous écrit : Je suis conservateur et membre du club Cartier. Pour le quart d'heure j'appartiens au règne végétal, c'est-à-dire que je végète depuis le commencement de la crise. Je voudrais avoir de l'emploi dans les bureaux du gouvernement à Ottawa, dites-moi s'il vous plait quelles règles dois-je suivre en me présentant devant M. Mousseau qui a promis de me protéger.

Réponse.—C'est bien simple. Vous vous rendez auprès de M. Mousseau et vous lui demanderez

d'avoir la bonté de faire un petit voyage à Ottawa afin de voir M. Langevin de vous recommander pour un emploi. Si M. Mousseau hoche la tête et dit qu'il n'a pas de vacances dans les bureaux, vous approcherez votre chaise contre son fauteuil, vous clignerez de l'œil, vous mettrez délicatement la main sur son genou en disant : Ou se comprend. Je paierai vos frais de voyage à Ottawa et si vous m'obtenez une place de £300, je souscrirai de suite £100 pour le *fonds électoral* des conservateurs. Alors ça prendra.

L'hon. M. Langevin nous écrit : *Vrai Canard* de mon cœur. J'ai une question d'étiquette à vous poser. Je suppose que dans quelques jours je recevrai un billet du Marquis de Lorne me demandant de me rendre à Rideau Hall pour recevoir le titre de Sir Hector Langevin, baronnet. Que devrai-je faire lorsque le gouverneur-général tirera de sa poche les documents du *sirage*?

Réponse.—Faites en pas de cas. D'abord les documents en question ne sont pas encore arrivés. Lorsqu'ils arriveront vous pourrez nous en donner avis, alors nous répondrons à votre question.

E. de Montréal nous écrit : Comme tu te charges de démêler les questions épineuses, il me fait grand plaisir de te consulter.

Sachant que tu ne donnes jamais de mauvais conseils à tes lecteurs.

Voici : Etant sur le point de me marier, je voudrais exempter mon père de paraître chez le notaire; est-il possible d'agir sans lui?

Voici pourquoi je ne voudrais pas qu'il fut là. C'est un Rouge fiéffé; il parle toujours de politique, et d'ailleurs il n'a que son nom à mettre au bas du contrat. (Je ne dis pas s'il avait quelque chose à mettre plus haut.) Tu as certainement déjà deviné que mon futur beau-père est un conservateur et qu'il a quelque chose à ajouter à sa signature.

Comment dois-je m'y prendre? Réponse.—Vous avez tort d'avoir un libéral pour père. Le rougisme ne paie plus dans notre province. Si vous pouvez convertir le bonhomme, présentez-le à votre futur beau-père. Si non, il vous sera facile de trouver un motif plausible pour l'éloigner de la cérémonie.

M. G. T. nous écrit de Québec : Je demeure à St. Roch de Québec, ou j'exerce la belle profession de commis de marchandises sèches et avec un salaire de \$3, par semaine, de plus je suis amoureux. Ainsi, connaissant ta grande science, je m'adresse à toi pour savoir comment je dois faire pour me marier et vivre convenablement avec ce gros salaire. Tu m'obligerais beaucoup en me répondant dans ton prochain numéro.

Réponse.—Le moyen est facile. Faites comme certains de vos confrères. Endettez vous, un couple nouvellement marié à toujours du crédit. Lorsque le boucher et l'épicier vous refuseront de l'œil vous irez vivre aux crochets de votre belle-mère.

—Non, soyez tranquille, le malheureux est bien mort.

—Oh! bien mort... bien mort... n'importe! Je vais toujours vous dire pourquoi je suis venu, et, si je mens, il me démentira; voilà tout.

—Dites.

—Il faut vous dire que ce mécréant-là n'a pas voulu entendre parler de confession. Il disait seulement de temps en temps : L'abbé Moulle est-il arrivé? On lui répondait : "Non, pas encore." Il poussait un soupir; on lui offrait un prêtre, il répondait : "Non! l'abbé Moulle... et pas d'autre."

—Oui, je sais cela.

—Au pied de la tour de Guineto, il s'arrêta : "Regardez donc, me dit-il, si vous ne voyez pas venir l'abbé Moulle."

—"Non," lui dis-je. Et nous nous remîmes en chemin.

Au pied de l'échelle, il s'arrêta encore.

—"L'abbé Moulle ne vient pas? demanda-t-il.

—"Eh non! que l'on vous dit." Il n'y a rien d'impatientant comme un homme qui répète toujours la même chose.

—"Allons!" dit-il.

Je lui passai la corde au cou. Je lui mis les pieds contre l'échelle et lui dis : "Monte." Il monta sans se faire trop prier; mais, quand il fut arrivé aux deux tiers de l'échelle :

—"Attendez, me dit-il, que je m'assure que l'abbé Moulle ne vient pas."

—"Ah! regardez, lui dis-je, ça n'est pas défendu." Alors il regarda une dernière fois dans la foule; mais, ne vous voyant pas, il poussa un soupir. Je crus qu'il était résolu et qu'il n'y avait plus qu'à le pousser; mais il vit mon mouvement.

—"Attends, dit-il

"Quoi encore?"

—"Je voudrais baiser une médaille de Notre-Dame, qui est à mon cou.

—Ah! pour ça, lui dis-je, c'est trop juste; baise. Et je lui mis la médaille contre les lèvres.

—Qu'y a-t-il donc encore? demandai-je.

—Je veux être enterré avec cette médaille.

—Hum! hum! fis-je, il me semble que toute la défroque du pendu appartient au bourreau.

—Cela ne me regarde pas, je veux être enterré avec ma médaille.

—Je veux! je veux! comme vous y allez!

—Je veux, quoi!

La patience m'échappa; il était tout prêt, il avait la corde au cou, l'autre bout était au crochet.

—Va-t-en au diable! lui dis-je. et je le lançai dans l'espace.

—Notre-Dame, ayez pitié!

—Ma foi! c'est tout ce qu'il put dire; la corde étrangla à la fois l'homme et la phrase. Au même instant, vous savez comme cela se pratique; j'empoignai la corde; je sautai sur ses épaules, et han! han! tout fut dit. Il n'eut pas à se plaindre de moi, et je vous réponds qu'il n'a pas souffert.

—Mais tout cela ne me dit pas pourquoi tu es venu ce soir.

A continuer.